

FRÉDÉRIC PIANTONI

Migrants en Guyane

Frédéric Piantoni étudie les phénomènes migratoires en Guyane française depuis une quinzaine d'années. C'était son sujet de thèse soutenue en 2002 à l'Université de Poitiers, sous la direction de Gildas Simon, fondateur du laboratoire Migrinter, maître au contact duquel on n'oublie jamais que l'humain doit rester au cœur de la recherche. Der-

rière les statistiques, il y a des hommes et des femmes qui rêvent de se construire un avenir ailleurs et qui, souvent, risquent leur vie pour l'atteindre.

La Guyane française, que l'État a toujours eu du mal à peupler depuis le XVII^e siècle, est un bon exemple : 230 000 habitants, 37 % d'immigrés (dont 30,4 % d'Haïtiens, 25,4 % de Surinamais, 23,2 % de Bré-

siliens et 106 autres nationalités), 22 % de la population en situation irrégulière, taux de chômage de 25 % (mais 45 % chez les moins de 20 ans).

Lors de ses enquêtes sur le terrain, Frédéric Piantoni réalise de longs entretiens avec les migrants. Il réussit à établir une telle relation de confiance que, lorsqu'il sort son appareil photo, pour saisir ce que les mots ne peuvent donner, il capte une présence. Pas de mise en scène, pas de pose, simplement un visage pleinement présent – le plus difficile à obtenir pour un photographe –, un humain face à un autre humain. N'y a-t-il pas plus haute dignité ?

C'est grâce à Katia Kukawka, conservatrice du Musée des cultures guyanaises, qui a vu la qualité de ces portraits, si l'on peut voir ces superbes «migrants de Guyane», dans un livre coédité par Actes Sud et une exposition présentée l'été dernier à Angoulême (Cite), actuellement à la bibliothèque universitaire de La Rochelle (jusqu'au 28 janvier), puis à la Cité internationale de l'histoire de l'immigration (14 février-20 mai), en Guyane, au Suriname et au Brésil. **J.-L. T.**



Lucie, originaire du nord du Brésil, serveuse à Benzdorp, Suriname, 2008. Exposition à la BU de La Rochelle jusqu'au 28 janvier.

Frédéric Piantoni

JACQUES DUCOIN

Élie Auriau, de la Saintonge à Zanzibar

Bercé par une grand-mère lectrice de Stevenson, London et Mac Orlan, de récits d'aventures survenues à un aïeul marin, Jacques Ducoin, docteur en histoire, a choisi un jour d'aller au-delà de ces récits homériques.

Il est parti de peu – l'aquarelle d'un trois mâts barque – pour arriver à cet ouvrage qui reconstitue la carrière de celui qui fut son arrière-arrière-grand-oncle.

Et c'est toute une époque, celle de la navigation commerciale de la deuxième moitié du XIX^e siècle, qui renaît sous sa plume. Une plume agréable et informée, Jacques Ducoin étant spécialisé en histoire maritime et coloniale. Élie Auriau (1819-1859) n'avait laissé aucun journal de bord. Mais les règles tatillonnes de l'inscription maritime comme la lecture de rapports de mer déposés aux greffes compétents ont permis de suppléer cette carence.

Parti mousse d'Étaules en 1832, Élie Auriau obtient son brevet de capitaine au long cours en 1845. Dès lors, pour le

compte des armements qui l'emploient, il pratique tous les types de navigation – non sans risques, abstraction faite des fortunes de mer. Ainsi, pour son premier voyage, il prend la route de San Francisco. Il y perd, après un long voyage, une partie de son équipage saisi par la fièvre de la ruée vers l'or. Et il semble bien que lui-même ait tenté l'aventure de la prospection...

Dépité par les résultats obtenus, et heureusement revenu de Californie après cinq voyages à Gorée, il devient capitaine d'un de ces navires de coolies qui transportent, d'Inde à l'île de la Réunion, les travailleurs destinés à pallier les effets de l'abolition de l'esclavage. L'Inde anglaise ayant tari tout recrutement, c'est à Zanzibar que les employeurs d'Élie Auriau l'envoient prendre en charge en 1859 d'anciens esclaves convertis au travail «volontaire». C'est alors qu'il attend un chargement que le choléra frappe Zanzibar. Élie Auriau décide d'appareiller pour sauver son navire de l'épidémie. Il prend la route de l'Inde où

l'exportation de coolies serait à nouveau autorisée. Mais la maladie l'atteint en pleine mer. Après une courte agonie, il est immergé dans l'océan Indien tandis que ce qui reste de son équipage poursuit le voyage, avant de revenir vers Saint-Denis de la Réunion puis Marseille.

Telle est l'ossature de l'ouvrage de Jacques Ducoin, à partir de laquelle il évoque l'arrière-plan de l'activité de son ancêtre (Arvert et alentours, les marins de la Seudre, la législation, les armements, les drames survenus à des collègues) comme les régions pratiquées. On est évidemment loin au final des rêveries macorlaniennes avec ces transports d'arachide ou de quasi-esclaves. Mais c'est là le gage de l'exactitude de cet ouvrage. Et l'aventure s'y trouve bien, quotidienne et souvent mortelle.

Jean-Paul Bouchon

Un marin charentais autour du monde, Élie Auriau, de Jacques Ducoin, Le Croît vif, 224 p., 22 €